

UNIVERSITÉ DE FRANCE
ACADÉMIE DE NANCY

COMPTES RENDUS
DES TRAVAUX
DES FACULTÉS

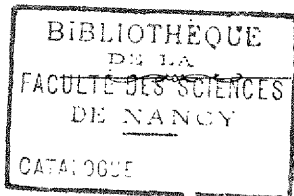
ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

DE NANCY

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE 1884-1885

Présentés au Conseil académique dans la session de novembre 1885



NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C^o

11, RUE JEAN-LAMOUR, 11

—
1886

RAPPORT

DE M. DECHARME, DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE NANCY

SUR LA SITUATION ET LES TRAVAUX DE LA FACULTÉ

(1884-1885)

MONSIEUR LE RECTEUR,
MESSIEURS,

Mon premier devoir est de remercier l'administration supérieure du soin qu'elle prend de développer notre enseignement. Le cours de *Pédagogie* dont a été récemment chargé un inspecteur d'Académie en congé, M. Alexandre Martin, n'est pas nouveau à Nancy, où l'on a conservé le souvenir des leçons de M. Victor Egger. Mais deux conférences qui nous manquaient viennent d'être créées. L'une aura pour objet les *Institutions grecques et romaines*; l'autre, la *Philologie allemande*. La première, confiée à M. Diehl, ancien membre des Écoles de Rome et d'Athènes, déjà connu par de savants travaux, complète notre enseignement historique, désormais pourvu de ses organes essentiels. La seconde, attribuée à un jeune agrégé du dernier concours, M. Basch, contribuera, sous la direction de M. Grucker, à faire bientôt de la Faculté des lettres de Nancy ce que sa situation géographique lui commande d'être : un centre d'études allemandes.

Nous avons eu le regret de voir s'éloigner M. Marcel Dubois, appelé aux fonctions de maître de conférences de géographie près la Faculté des lettres de Paris. M. Dubois

apportait dans son enseignement, avec l'ardeur et la décision de la jeunesse, un grand art d'exposition et les méthodes qu'il tenait d'un maître que Nancy n'a pas oublié, M. Vidal-Lablache. La perte que vient de faire la Faculté lui sera cependant moins sensible qu'elle n'eût été en d'autres circonstances, puisque nous devons au départ même de M. Dubois l'avantage de nous attacher par un lien désormais solide un autre jeune maître, aussi dévoué à sa tâche que distingué par le talent et par la science, M. Pfister. Les thèses de doctorat que M. Pfister a récemment soutenues en Sorbonne, l'une sur *Fulbert de Chartres*, l'autre sur le règne de *Robert le Pieux*, ont été appréciées comme des œuvres du plus solide mérite, et ont valu à leur auteur l'unanimité des suffrages de ses juges. Aussitôt après, conformément au vœu exprimé par la Faculté, M. Pfister a été chargé du cours d'histoire et de géographie, en remplacement de M. Dubois. A son tour, M. Pfister est remplacé comme maître de conférences par M. Auerbach, qui a déjà fait ses preuves dans les mêmes fonctions à la Faculté de Caen. Ainsi, non seulement nos pertes se réparent, mais elles sont pour nous l'occasion d'heureux accroissements.

Ces accroissements n'ont pas seulement pour raison l'avènement auquel paraît appelée l'Université de Nancy ; ils sont encore justifiés — nous aimons à le croire du moins — par l'activité de l'enseignement de la Faculté et par les succès de ses étudiants. Les examens d'agrégation où se rencontrent des concurrents de provenances diverses, permettent à une Faculté de vérifier la valeur relative des élèves qu'elle forme. Tous les concours sans doute ont des accidents et des surprises ; mais quand les succès se reproduisent pendant plusieurs années, on risque peu de se tromper en les interprétant favorablement. L'an dernier, j'avais le plaisir d'enregistrer le succès de 2 de nos élèves à l'agrégation d'allemand et de 4 autres à l'agrégation de grammaire. Cette année, les étudiants qui profitent de l'enseignement, si justement ap-

précié, de M. Grucker, ont été un peu moins heureux ; l'un d'eux cependant a été admissible à l'agrégation, et trois autres ont obtenu le certificat d'aptitude. Mais, à l'agrégation de grammaire, les résultats ont été très satisfaisants. Sur 11 candidats qui se présentaient, 9 ont été admissibles ; 6 ont été reçus définitivement dans des rangs honorables. L'un de nos boursiers, M. Aubriot, qui a faibli aux épreuves orales, avait été classé le premier sur la liste d'admissibilité. Ces six agrégés avaient tous suivi régulièrement nos conférences ; tous, sauf un, ont fait leurs études de licence à la Faculté, qui peut justement revendiquer une part dans leur succès. Il est permis d'espérer que l'année qui commence ne sera pas moins heureuse. Le nombre de nos boursiers d'agrégation a été en effet porté de 7 à 15, dont 4 pour l'allemand, 7 pour la grammaire, 4 pour l'histoire. Ces derniers trouveront auprès de nous un enseignement historique plus solidement constitué qu'il ne l'était jusqu'ici, et toutes les ressources nécessaires pour pouvoir affronter, dans un an ou dans deux ans, un concours difficile.

Grâce aux habitudes de travail prises par nos élèves, grâce aussi à l'accroissement de notre personnel, nous pouvons dès maintenant faire, dans le cadre de nos cours, une place plus large qu'autrefois aux études désintéressées. Des professeurs du haut enseignement réduiraient difficilement leur ambition à former des élèves en vue d'un examen ou d'un concours. A côté des enseignements dont l'utilité est immédiate et évidente, il faut qu'il y en ait d'autres dont le seul attrait soit celui de la science. Aristote n'a-t-il pas dit que ce qui fait la beauté d'une science, c'est précisément son inutilité pratique ? Il est donc bon, il est beau qu'il y ait à la Faculté des cours « inutiles ». Mais, dans l'état où se trouve l'enseignement secondaire des lettres, il sera prudent de ne pas trop réduire le nombre des cours « utiles ». Si nous n'admettions à la Faculté que des élèves bien préparés à suivre un enseignement vraiment supérieur, il nous faudrait bientôt fermer nos portes,

faute d'auditeurs. Nous ne devons donc point nous faire d'illusions, ne pas nous flatter qu'une Faculté de province puisse dès maintenant se transformer en une École des Hautes-Études, et rester convaincus qu'une tâche, ingrate mais nécessaire, s'impose à nous encore pour quelques années : celle de venir en aide à la faiblesse de nos étudiants, et de reprendre en sous-œuvre, là où il le faut, l'édifice mal assis de leurs connaissances premières. Mais cette tâche, répartie entre un plus grand nombre de maîtres, n'accablera personne ; et chacun, en payant son tribut aux conférences pratiques, saura conserver le temps nécessaire pour ses travaux personnels et pour un enseignement d'un ordre plus élevé.

Cet enseignement d'ailleurs n'a jamais manqué à Nancy et, à aucun moment, n'y a subi d'interruption. Quelques Facultés ont jugé à propos de supprimer entièrement les cours publics. La Faculté de Nancy en a réduit le nombre et la durée, mais elle les a maintenus, et elle n'a point à s'en repentir. Ces cours conservent le double caractère qu'ils avaient déjà : ils sont assez attrayants pour que le public s'y presse ; ils sont assez solides pour que les étudiants les suivent et en profitent. Cette année, M. Grucker a exposé l'*Histoire de la littérature anglaise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, M. Debidour, l'*Histoire diplomatique de l'unité italienne de 1849 à 1870* ; M. Krantz a étudié les *Origines du drame romantique en France* ; M. Dubois a traité de la *Géographie de la Chine*. Ces quatre cours ont obtenu auprès du public un succès que l'intérêt actuel de quelques-uns des sujets traités ne suffit pas à expliquer. La Faculté persévérera dans cette voie : elle consacrerà la plus grande partie de son temps à ses étudiants réguliers, mais elle ne négligera point de s'adresser aussi au public. S'acquitter de ce double devoir lui deviendra de plus en plus facile, à mesure qu'elle verra s'accroître son personnel et le nombre de ses enseignements. Ce qui a été fait dans ce sens cette année, nous est un gage et une promesse pour l'avenir, et dès aujourd'hui nous pouvons

entrevoir le moment, qui n'est plus très éloigné, où l'organisation de notre enseignement classique sera complète.

Cette organisation cependant ne portera tous ses fruits qu'à une condition : c'est que les professeurs qui sont groupés ici aient sous la main les instruments de travail qui leur sont nécessaires. Or, notre *Bibliothèque* qui, depuis un an, est bien installée, bien administrée, reste pauvre. Ce n'est pas avec un crédit annuel de 2,500 fr. ¹ que l'on peut enrichir rapidement une collection de livres dont la formation, très irrégulière d'ailleurs, ne remonte qu'à une douzaine d'années. Cette bibliothèque sans doute a eu sa part des crédits extraordinaires votés dans ces derniers temps par les pouvoirs publics ; mais, comme elle était dénuée de tout, et comme elle avait des dettes à liquider, les subsides qu'elle a obtenus ne lui ont permis d'acquérir qu'en très petit nombre les grandes collections et les ouvrages de fonds nécessaires à toute recherche. Dans plusieurs ordres d'études, les travaux d'un caractère scientifique sont donc, non pas impossibles, mais très difficiles, parce que les livres manquent. Faut-il que nous soyons forcés de prendre plusieurs fois l'an le chemin des bibliothèques de Paris ? Ou bien, devons-nous nous résigner à aller chercher au delà de la frontière les secours que nous ne trouvons pas ici ? Une situation si pénible ne saurait se prolonger longtemps. M. le Directeur de l'Enseignement supérieur, averti de notre dénûment, soucieux de constituer fortement la Faculté des lettres de Nancy, saura trouver, nous en avons l'assurance, les moyens de nous venir en aide.

CONFÉRENCES ET EXAMENS DE LICENCE.

Pendant l'année scolaire 1884-1885, les conférences de la Faculté ont été régulièrement suivies par 34 étudiants, can-

1. Dans ce chiffre, les abonnements aux revues sont compris pour une somme de 500 fr.

didats à la licence ; soit 20 pour les lettres, 9 pour l'histoire, 4 pour la philosophie, 1 pour la licence de langues vivantes¹. C'est là un chiffre qui peut paraître satisfaisant. J'ajouterai, au risque d'étonner quelques personnes, que ce chiffre est trop élevé. Sur ces 34 étudiants, il en est très peu, en effet, qui fussent en état de suivre nos cours. Au mois de juillet dernier, 4 seulement d'entre eux, élèves de deuxième année, ont pu subir avec succès les épreuves de la licence. Ce résultat n'est que trop significatif. Est-ce à dire que nos étudiants aient perdu leur temps ? La plupart d'entre eux, au contraire, ont consciencieusement travaillé. L'enseignement qui leur est donné dépasse-t-il la mesure de leur force ? D'excellents juges sont au contraire d'avis que cet enseignement s'accommode trop à leur faiblesse. Il faut donc chercher ailleurs la cause de cette situation.

Si nos étudiants, à part quelques rares exceptions, ne sont pas de vrais étudiants d'enseignement supérieur, c'est qu'ils se recrutent mal. Sous ce rapport, la Faculté des lettres de Nancy est une des moins bien partagées de France. Sur les trois départements qui composent l'Académie, il n'y a que deux lycées ; et, dans ces deux lycées, les études scientifiques sont plus fortes que les études littéraires. S'il s'y trouve quelque élève de lettres distingué, se destinant à l'enseignement, il prend d'ordinaire le chemin des lycées de Paris, pour se préparer à l'École normale ; nous revient-il un jour, c'est à la suite de plusieurs échecs. La direction de l'Enseignement supérieur nous envoie-t-elle comme boursier, sur nos instances, un élève des lycées de Paris, ce jeune homme refuse d'émigrer en province, et il obtient à Paris, trop facilement, une situation qui lui permet de nous échapper. Nous sommes donc généralement réduits à recruter nos étudiants dans la circonscription académique, et ce recrutement n'est pas satisfaisant. Les études secondaires des élèves qui nous arrivent

1. Dans ce nombre ne sont pas compris 5 candidats au certificat d'aptitude pour l'allemand.

ont été, en effet, beaucoup trop médiocres pour que leurs études supérieures soient bonnes. Remédierait-on à cet état de choses en établissant, aux portes de la Faculté, pour tous ceux qui veulent y entrer, un examen analogue à celui des bourses ? Si cet examen était ce qu'il doit être, on peut affirmer que le personnel de nos étudiants se réduirait à 3 ou à 4 au plus par année. On ne manquerait pas alors de proclamer notre décadence et de faire remarquer, non sans justesse, que le nombre des élèves serait inférieur à celui des maîtres.

Cette situation ne laisse pas d'être inquiétante. Il ne faut pas craindre de la signaler. Il ne faut pas se lasser non plus de répéter cette proposition évidente que les études littéraires n'auront une sérieuse valeur dans les Facultés que lorsqu'on sera parvenu à fortifier ces mêmes études dans l'enseignement secondaire.

Cette année, 12 candidats se sont présentés à l'examen de licence, à la session de juillet dernier ; 5 d'entre eux seulement ont été jugés dignes du grade de licencié. Ce sont : pour la licence littéraire, M. Kahn, boursier de la Faculté ; pour la licence historique, MM. Poirel et Dubois, également boursiers de la Faculté ; pour la licence historique, MM. Schneider et Goujon, l'un élève libre, l'autre correspondant de la Faculté. M. Poirel a été admis avec la mention *bien* ; MM. Dubois et Kahn, avec la mention *assez bien*.

Les prix fondés par le Conseil général de Meurthe-et-Moselle et par les municipalités de Nancy et de Lunéville, ont été, à la suite d'une délibération spéciale de la Faculté, partagés entre MM. Poirel, Dubois et Kahn. Chacun de ces jeunes gens a en outre obtenu, pour cette année, une bourse d'agrégation.

A la session de novembre, 6 candidats se présentaient. Aucun n'a eu de notes suffisantes pour être admis à subir l'examen oral. Ce n'est pas que la Faculté se soit montrée plus exigeante que d'habitude ; c'est que toutes les compositions étaient médiocres et qu'en particulier l'incorrection de la dis-

sertation latine a dépassé toute mesure. Si cette composition devient de plus en plus faible aux épreuves de la licence, faut-il s'en étonner? Cette année, dans le concours général ouvert entre les lycées et collèges des départements, la composition latine de rhétorique a été telle, qu'il a été impossible de décerner, pour toute la France, plus de cinq nominations. Ce fait explique à lui seul l'état des études latines dans les Facultés. Si grande en effet que soit notre bonne volonté, il nous est impossible de nous faire les répétiteurs de nos élèves au point de leur apprendre les formes de la conjugaison ou les règles élémentaires de la syntaxe grecque et latine, s'ils ne les savent pas déjà. La faiblesse extrême des compositions latines aux examens des bourses, de même que les mauvais résultats de la version et de l'explication des textes au baccalauréat, nous font craindre que l'enseignement du latin, tel qu'il se pratique actuellement dans les divers établissements secondaires, ne soit affligé de certains vices de méthode, dont nous sommes forcés de supposer l'existence, sans qu'il nous appartienne d'en rechercher les causes ni d'en indiquer les remèdes.

BACCALAURÉAT.

Le nombre des examens de baccalauréat subis devant la Faculté aux trois sessions de l'année 1885, a été de 554, soit 322 pour la première partie et 232 pour la seconde. Ce chiffre est inférieur de 60 à celui de l'an dernier, qui était de 614.

1^{re} Partie. — Sur 322 examens, on a compté 137 admissions, soit une proportion de 42 p. 100; proportion supérieure de trois unités à celle de l'année précédente. 20 candidats ont obtenu la mention *bien*; 32 la mention *assez bien*; 85 n'ont été admis qu'avec la mention *passable*.

2^e Partie. — Sur 232 examens, il y a eu 103 admissions, soit une proportion de 44 p. 100, supérieure aussi de trois

unités à celle de la dernière année. 17 candidats ont été admis avec la mention *bien*; 11 avec la mention *assez bien*; 75 avec la mention *passable*.

Si l'on considère maintenant, non plus le nombre des *examens* subis, mais le nombre des *candidats* qui se sont présentés une ou deux fois dans le cours de l'année, on arrive aux résultats suivants :

A la 1^{re} partie, sur 243 candidats, 137 ont été admis, ce qui donne une proportion de 56 p. 100.

A la 2^e partie, sur 169 candidats, 103 ont été admis, soit une proportion de 61 p. 100.

Une statistique publiée dans le *Bulletin administratif* du 26 septembre dernier, constate qu'à la session de juillet-août 1885, la Faculté des lettres de Nancy est, après celle de Rennes et de pair avec celle de Besançon, la Faculté qui a reçu le plus grand nombre de candidats à la 1^{re} partie du baccalauréat. Pour la seconde partie de l'examen, Nancy est au sixième rang, sur quinze Facultés, quant au nombre proportionnel des admissions. — Ces chiffres signifient-ils qu'on est plus indulgent ici qu'on ne l'est ailleurs? Ou bien faut-il en conclure que, dans l'Académie de Nancy, les études littéraires sont plus fortes? Cette seconde hypothèse est assurément très séduisante, mais nous ne possédons aucun moyen de la vérifier. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la statistique citée plus haut est de nature à rassurer à la fois les consciences des juges du baccalauréat et les alarmes, toujours en éveil, de leurs justiciables.
